

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 91 — Samedi, 30 janvier 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



MADAME LA DUCHESSE DE CHARTRES
Phot. NUMA BLANC.



S. M. LA REINE DE DANEMARK
Phot. HANSEN.



MADAME LA COMTESSE DE PARIS
Phot. LE SENNE.



MADAME LA DUCHESSE DE CUMBERLAND
Phot. JAGERSPACHER.



S. A. R. LA PRINCESSE DE GALLES
Phot. WALERY (de Londres).



MADAME LA PRINCESSE ROYALE DE DANEMARK
Phot. HOUDESQUET.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 janvier 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Ce caprice, par Reine.—La Dame ou le Tigre, par L. d'Arras.—La Porteuse de Pain (suite).—Nécrologie.—Notes et Impressions.—Tournoi d'Échec.—L'art de bien-vivre.—Récréations de la Famille.

GRAVURES : S. M. la reine de Danemark ; La duchesse de Chartres ; La comtesse de Paris ; S. A. R. la princesse de Galles ; La duchesse de Cumberland ; La princesse royale de Danemark.—Le palais de glace de St-Paul, Minnesota.—Gravure du feuillet.—Musique.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes. à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

VINGT-ET UNIÈME TIRAGE

Le vingt-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de janvier), aura lieu lundi, le 1^{er} février, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

ENTRE-NOUS



En 1815, au commencement de la seconde restauration, on entendait chanter à Paris, le couplet suivant :

Que ferons-nous des trois couleurs ?
Le bleu c'est la candeur,
Le rouge la valeur,
Le blanc c'est la bêtise.
C'est la devise
Des Bourbons.

Mais l'écho, sous forme d'un garde française, répondait :

Que ferons-nous des trois couleurs !
Le rouge c'est le sang,
Le bleu c'est les brigands.
Le blanc c'est l'innocence,
C'est la devise
Des Bourbons.

Puis on se battait. Le lendemain on recommençait, et ainsi de suite.

Je ne voudrais pas jurer qu'on ne se bat plus à Paris, de nos jours, à propos de ces deux manières de voir les mêmes couleurs.

Ne rions pas des Parisiens, nous les imitons un peu, beaucoup, tout à fait !

.

Il y a dix jours, un de nos ministres est venu rendre compte à ses électeurs de sa conduite politique.

La chose s'est faite à Saint-Jérôme. Je n'y étais pas, ni vous non plus, probablement.

Le lendemain, j'ouvris les journaux pour savoir comment les citoyens du comté de Terrebonne avaient jugé la conduite de leur représentant dans l'affaire Riel.

Voici comment se peuvent résumer les diverses opinions :

—“Après la sanglante défaite que vient d'éprouver M. Chapleau...”

—“Jamais l'honorable secrétaire d'Etat n'a remporté de victoire plus éclatante...”

—“Le fiasco le plus complet...”

—“Le triomphe d'hier...”

—“Il a parlé chemin de fer et pas un mot de Riel...”

—“Il a complètement justifié sa conduite...”

—“Quelle faiblesse, quelle chute !”

—“Que de force dans ses arguments...”

—“Il se fait vieux, c'est un homme fini, physiquement et politiquement...”

—“Les années ne semblent pas avoir de prise sur cette constitution de fer...”

Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, c'est que quelqu'un nous *blague*, et même que plusieurs personnes s'entendent pour nous *blaguer*.

Il y a des conspirateurs et des victimes, et nous appartenons évidemment à la dernière catégorie.

.

Moi, qui n'ai pas le droit de parler politique dans une causerie, je me borne à raisonner comme tout bon bourgeois qui lit les journaux et cherche la vérité dans les amas de mensonges que l'on imprime tous les jours.

Quand on exécute un homme qui a tué son père, sa mère, ses amis, etc., tout le monde dit : “C'est justice, il n'a que le châtement qu'il mérite,” et il ne vient à personne l'idée de le poser en martyr.

Cette appréciation de la pendaison de l'assassin est en effet la seule possible et la seule vraie.

Dans l'affaire de Riel, une chose m'étonne, un fait me frappe :

Une foule de journaux ont écrit, et la grande masse du peuple a dit : “Le procès a été une farce, Riel était fou ; on ne lui a pas donné les moyens de se défendre d'une manière convenable ; les Métis ont été maltraités, leur révolte était excusable, et l'exécution de leur chef a été une infamie.”

Ceci, vous l'avez entendu dire mille fois depuis deux mois.

Comment se fait-il qu'aucun orateur ou journal n'ait encore dit carrément !

“Le procès de Riel a été équitable en tous points ; il n'était pas fou ; on lui a donné tous les moyens de se défendre ; jamais les Métis n'ont eu à se plaindre du gouvernement ; la révolte est inexcusable ; Riel était une canaille, et on a eu raison de le pendre.”

Voyons, c'est ceci ou cela cependant, et il faudra en arriver à dire l'un ou l'autre, à moins que l'on ne continue à nous bernier avec des phrases creuses et des arguments tortueux.

.

Jean-Baptiste, qui n'est pas un sot, mais qui, travaillant, durant tout le jour et tout l'an, à gagner son pain et celui de ses enfants, n'a guère le temps de s'occuper des affaires publiques, il nomme un citoyen de son comté pour le remplacer là où il ne peut aller lui-même. Il le paie pour cela, et c'est bien le moins qu'il sache de temps en temps comment il s'acquitte du mandat qu'il lui a confié.

Quand il apprend que son représentant a fait tuer un autre Jean-Baptiste, fait comme lui, travaillant comme lui et en tout son semblable, mais qui s'appelle Louis, il use de son droit en disant à celui qui vit des deniers qu'il lui donne :

—Expliquez-moi donc pourquoi vous avez fait tuer Louis. L'avez-vous toujours bien traité et s'est-il montré ingrat envers vous ?

Mais l'autre qui n'est point un âne non plus, bien au contraire, et qui sait que Louis n'a pas plus mérité la corde que Jean-Baptiste, répond à cela :

—Je vais tout vous dire : vous souvenez-vous du chemin du grand coteau au Petit Lac ? C'est moi qui ai obtenu qu'on le construisit, et certes, vous n'avez pas à vous en plaindre, je crois ?

—Non, vraiment, mais... parlez-moi donc de Louis ?

—Voilà. J'ai appris que vous seriez heureux de prolonger ce chemin jusqu'à la rivière, où vous pourriez facilement conduire les produits de votre terre et les mener au marché par les bateaux à vapeur. Je me suis occupé de la chose, j'ai consulté mes collègues et...

—Pardon... Louis ?

—Vous sortez de la question, mon brave Jean-Baptiste, laissez donc tout cela et pensez à vos affaires. J'ai donc une bonne nouvelle à vous annoncer, j'ai obtenu le chemin !

“Votre terre va doubler de valeur. Vous qui avez des enfants, vous allez pouvoir les établir. Vous paierez l'hypothèque que vous devez à Lehibou... etc., etc., patatis et patata...”

Bref, Jean-Baptiste se laisse endoctriner, et ne pense qu'au fameux chemin de fer qui va l'enrichir.

Il verra sans travail les blés jaunir la plaine,
Aux ronces du chemin pendre un raisin pourpré,
Et des chênes nouveaux couler un miel doré....

Et Louis ?

Eh ! que voulez-vous ; ce pauvre Louis, il est mort, et tout ce que nous pourrions dire ne le fera pas revenir à la vie !

Non, mais parfois Jean-Baptiste se fâche tout rouge, et quand il est en colère, gare !

.

On voit des choses singulières sous le soleil. Si on vous disait : voici deux hommes, l'un a fait pendre quelqu'un, l'autre a sauvé d'une mort certaine deux femmes et deux enfants, lequel vaut mieux ?

Cette question est absurde, direz-vous, on sait bien que le second est mille fois supérieur à l'autre.

Votre réponse ne m'étonne pas, et je vois bien que vous n'êtes pas ministre.

La semaine dernière, un gardien de la paix de Montréal, Marcel Soullières, a, au péril de sa vie, sauvé quatre personnes dans un incendie.

Les détails de ce sauvetage sont des plus émouvants et la foule qui en a été témoin, a applaudi le brave qui l'a accompli.

Le comité de police lui a fait l'honneur d'un vote de remerciement.

L'autre, deux des autres, plutôt, qui avaient fait pendre un pauvre diable, ont été nommés baronnets, chevaliers de je ne sais quoi ; on leur a donné de l'argent, un tas de choses...

Si on racontait à un Patagon comment les choses se passent chez nous, il dirait que nous sommes de drôles de corps et qu'on a plus de bon sens en Patagonie.

Nous, nous sommes civilisés !

.

Que de fois ne vous ai-je pas parlé, comme tant d'autres, de la nécessité absolue d'élever des statues à nos grands hommes et d'apprendre au peuple leur histoire, en les faisant revivre autre part que dans les livres.

Je détache le passage suivant, d'un article vigoureux de Benjamin Sulte :

Il est honteux d'ajourner la reconnaissance. Le temps d'honorer les grands hommes est toujours le moment d'aujourd'hui.

Je plaide trois causes qui n'en sont qu'une. Ce qui est bon à Montréal, l'est aux Trois-Rivières, l'est à Québec.

Ah ! si vous commenciez par mettre debout, sur des socles de marbre, les fondateurs de ces trois villes, comme vous demanderiez à vos successeurs dans la vie, de ramener également en vue d'autres personnages dont s'honore la race canadienne-française ! Nous devrions peupler nos places publiques de ces héros d'un autre âge, car ils étaient nombreux, et l'espace que nous pouvons leur consacrer s'étend tout autour de nous.

Que notre génération fasse quelque chose de durable. Réveillons nos sens assoupis. Les grands hommes ont attendu assez longtemps, il me semble. Leurs travaux sont notre héritage national et quoi ! nous ne tenons pas compte de leur personne ! Sommes-nous logiques ? Non, assurément.

Il ne faut plus que cinquante Français viennent, comme l'était dernier, nous dire : “Vous n'avez donc pas produit de grands hommes puisque vos places publiques sont vides.”

Plantons partout des souvenirs et que le peuple, en passant au pied de ces monuments, salue ses ancêtres. Que le passé nous montre ses physionomies.

C'est exacte, net, clair, et vrai.

Mais de nos jours, on ne pense ni au passé, ni à l'avenir, on ne voit que la minute présente et on n'observe que les variations du prix du porc à Chicago !

.

Je vous prie de ne pas oublier que lundi prochain, premier février, il y aura à l'Académie de Musique, grande soirée de gala, donnée au bénéfice de la société de bienfaisance française.

Les artistes qui se sont chargés de l'interprétation des rôles sont des femmes et des hommes du

monde, qui joignent à la distinction des manières, une pureté de langage qu'on rencontre rarement.

On nous donnera : *L'Amour d'une ingénue* et *L'Homme n'est pas parfait*, deux charmantes petites pièces, deux chefs d'œuvres.

M. Louis Fréc hette nous dira des vers.

C'est donc fête littéraire complète.

.

Le froid a changé les limites de son royaume, et c'est avec surprise que nous voyons nos amis de St-Paul, Minnesota, se payer le luxe d'un splendide palais de glace.

C'est une concurrence sérieuse qui commence, mais comment s'en plaindre ?

Succès aux Américains.

LÉON LEDIEU.

CE CAPRICE

J'aime une illusion qui tombe ; j'aime sentir ma main se refroidir dans celle que je tiens ; j'aime un orage qui menace, j'aime un orage qui éclate.

HERMANCE.

Ces idées, énoncées d'une manière si audacieuse par votre intéressante chroniqueuse, ont remué en moi tout un monde de *je ne sais quoi* ? Est-ce un doute, ou plutôt la constatation d'un fait ? Ce fameux *caprice* m'intrigue, et je finirai, je crois, par en faire une étude.

Comme tout ce qui émane d'elle-même, cette énonciation d'Hermance est d'un cachet unique et provoque chez moi un examen de cœur des plus sérieux.

Allons, je mets mes lunettes et cherche bien au fond de moi-même ce que nous, femmes, préférons davantage : le passé ou l'avenir, l'oubli ou la mémoire vive et fidèle des jours évanouis.

Si j'analyse bien la chose, le passé, pour les sept huitièmes des mortels, est un composé d'illusions et de rêves. Pour chacun et tous, c'est un rien, c'est un tout, c'est un sourire, c'est une larme, un éclat de voix, une inflexion plus tendre, c'est un regret, c'est un désir, quand ce n'est pas un soupir.

Qu'est-ce qu'un rêve ? sinon la reproduction d'un sentiment goûté, qui, par la force de son intensité, fait rejaillir en notre âme, l'éclair mystérieux d'un bonheur anticipé. Ah ! ce passé, qui de nous voudrait l'anéantir, nous l'aimons tous, tous, larmes et joies, regrets et bonheur. Toujours !!

Si je feuillette un album en ma possession, gros cahier qui jadis eut l'honneur de figurer à l'accise, j'y relis encore avec plaisir une page écrite en un jour de *je ne sais quoi* encore. Est-ce bonheur ? Est-ce souffrance ? Je n'ose dire. La vie est si étrange et, comme dit mon poète aimé :

"L'extrême malheur fait sourire, l'extrême bonheur fait pleurer." Voilà pour l'album.

Quelle insignifiance ! Et me voilà toute à l'envers. J'admire tout à l'heure la beauté radieuse de notre beau soleil d'été, j'étais enchantée de vivre et jouissais pleinement, puis voilà que quelques lignes tracées à la hâte, par une main que j'aime, ont assombri tout mon entourage. Je ne vois plus rien, soleil, sourires, gaieté, tout est disparu ! Je ne pense plus qu'à *Lui*.....

Lectrices, ces lignes sont retracées pour vous, je laisse errer ma plume droit à votre cœur. Ces pages d'une vie sont un souvenir, sont même une plainte. N'avez-vous pas les vôtres ? De même que moi, fouillez au-dedans de vous-même ; cette théorie à chaque jour son bonheur, sans regretter jamais vous va-t-elle ?

La vie sans passé, qui en voudrait à vingt ans ?

L'avenir, avec toutes ses richesses d'espérances, de bonheur, ses succès, ses conquêtes, ses triomphes espérés, peut-il briser le charme des regards échangés, des chaudes effusions d'autrefois !

Non ! Au nom de toutes celles qui n'ose l'avouer, je dis à Hermance : J'adore mon passé, si riche en souvenirs, et à regret j'ai senti se refroidir dans la mienne la main que je tenais.

N'est-ce pas que je vous épate ? Hermance, je ne vous aime pas sous ce jour nouveau et vous préférez au naturel.

Cependant, comprenez bien, si j'ai affirmé le souvenir éternel, il n'en est pas de même de la douleur ; le temps, ce grand médecin des âmes,

referme bien des plaies, les guérit même ; mais les cicatrices restent plus ou moins gravées selon que la blessure a été plus profonde.

Il est vrai que certaines âmes sont plus fortement trempées que d'autres et ressentent plus vivement les secousses et contre-temps de la vie. Pour celles-là, âmes héroïques, supportant courageusement les luttes et combats inhérents à notre pauvre nature, il ne reste bien souvent que le calme du volcan, l'anéantissement complet, l'impuissance d'une vie brisée.

Espérons que ces dernières sont en petit nombre et que la plupart suivront ce bon conseil : *aimer toujours sans regretter jamais*. Après tout, c'est plus facile.

Pour moi, je reste la même, *unchanging ever*, je perdrai tout, mais je garderai ma foi.

Au revoir et non pas adieu.

REINE.

LA DAME ET LE TIGRE

Dans des derniers numéros de *L'Opinion Publique*, je parle donc de deux ans, contenait une délicieuse petite nouvelle, intitulée : *La Dame et le Tigre*.

Voici le sujet en deux mots :

Un étranger, jeune et beau, mais de naissance plébéienne, arrive un jour dans la capitale d'un roi à demi barbare, située... où vous voudrez, quelque part, bien loin.

Il voit la fille du monarque et en devient éperdument amoureux. La princesse ne reste pas insensible aux regards brûlants de son adorateur et partage bientôt sa passion.

Le roi, averti, ne peut pardonner au jeune homme son audace. Il le fait prendre et le condamne à être jetté en pâture aux bêtes fauves. Cependant, par un reste de pitié, il modifie son jugement et décide qu'il sera conduit dans l'arène et devra ouvrir une des portes qui se trouvent au fond, en face de la loge royale. Dans les caveaux où l'on pénètre par ces deux portes se trouvent, dans l'un, un tigre affamé, qui s'élancera sur sa proie, dans l'autre une charmante jeune fille noble qui s'avancera et offrira sa main au condamné, s'il est assez heureux pour ouvrir sa cellule.

La princesse, à force d'or, a pu savoir où se trouvait le tigre.

Le grand jour est arrivé, le jeune homme paraît dans l'arène, s'incline devant le roi et regarde celle qu'il aime et qu'il va peut-être voir pour la dernière fois.

La princesse lui fait un léger signe. Son amant comprend et se dirige directement et sans hésiter vers l'une des deux portes, celle qu'elle lui a désignée.

Qui va sortir : la dame ou le tigre ?

C'est là la question qui n'avait pas encore été résolue jusqu'à ce jour.

Le hasard vient de me faire tomber sur une revue américaine qui contient la suite de cette aventure, et je la donne aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

La traduction n'est pas millionnaire, mais je n'ai pas eu le temps de l'enrichir, comme disait ce bon Henri Münger.

L'Opinion Publique avait promis un abonnement à qui trouverait la solution du problème, LE MONDE ILLUSTRÉ offre deux ans d'abonnement à la personne qui devinera.

L. D'ARRAS.

LE DÉCOURAGEUR D'HÉSITATION (*)

(Suite de la Dame et le Tigre)

Près d'une année s'était écoulée depuis le drame de l'arène, connu sous le nom de : *La Dame ou le Tigre*, quand cinq étrangers, d'un pays lointain, arrivèrent au pa lais du roi. Ces hommes, de bonne mine et de manières distinguées, furent reçus par un des grands de la cour, auquel ils firent connaître le but de leur voyage.

—Très noble seigneur, dit le chef de la députation, il paraît qu'un de nos compatriotes se trouvait ici, dans votre capitale, au moment où un

(*) Si le titre est barbare, mes lecteurs ne doivent pas perdre de vue que le roi et le peuple qu'il gouvernait l'étaient bien plus encore.

L. D'A.

jeune homme, qui avait eu l'audace d'aspirer à la main de la fille de votre roi, fut conduit dans l'arène, au milieu de la foule assemblée. Il reçut l'ordre d'ouvrir l'une des deux portes, ignorant si un tigre féroce allait s'élancer sur lui ou si une charmante femme ne s'avancerait pas, prête à devenir sa femme. Notre concitoyen était nerveux au possible, et quand la porte fut sur le point de s'ouvrir, saisi de frayeur, il perdit tout son sang-froid, s'élança hors de l'arène et, sautant sur son cheval, il revint chez nous en toute hâte. Cette histoire, que notre ami nous conta, nous intéressa au plus haut point, et nous regrettons beaucoup qu'il n'ait pas attendu la fin de l'aventure. Nous espérions, cependant, que quelques semaines plus tard, un voyageur venant de votre ville nous apporterait d'autres nouvelles ; mais jusqu'au jour où nous avons quitté notre pays, nous sommes restés dans la même ignorance. Enfin, on décida que la seule chose à faire était d'envoyer une députation en ce pays, afin de vous demander : " Qui sortit de la porte ouverte, la dame ou le tigre ? "

Le grand chambellan, après avoir été ainsi mis au courant du but poursuivi par cette respectable députation, fit entrer les cinq étrangers dans une salle, où ils prirent place sur des coussins moelleux, et ordonna de leur servir du café, des pipes, des sorbets et autres rafraîchissements semi-barbares. Puis, prenant place lui-même devant eux, il leur parla en ces termes :

—Très nobles étrangers, avant de répondre à votre question je dois vous faire part d'un incident qui a eu lieu, peu de temps après l'aventure à laquelle vous venez de faire allusion. Ce n'est un mystère pour personne, dans le monde entier, que notre grand roi est très fier de posséder à sa cour les plus jolies femmes qu'il soit possible de voir. Toutes les suivantes de la reine et de la famille royale sont d'adorables jeunes filles, que l'on a choisies dans le royaume. La renommée de cet essaim de beautés, sans égal dans tout : autre cour royale, s'est répandue au loin, et si le système de justice expéditive de notre roi n'avait pas eu une égale renommée, il est probable que nombre d'étrangers seraient venus à notre cour.

"Cependant, il n'y a pas bien longtemps, il nous vint d'un pays lointain un prince très distingué et dont le rang ne pouvait être mis en doute. Une audience lui fut évidemment accordée ; notre roi le reçut très gracieusement et le pria de lui faire connaître le but de sa visite.

"Le prince lui dit alors qu'ayant entendu parler de la supériorité des dames de sa cour, il était venu lui demander la permission d'offrir sa main à l'une d'elles.

"Quand notre roi entendit cette étonnante réponse, il rougit de colère et s'agita fiévreusement sur son trône ; nous nous attendions tous à entendre tomber de ses lèvres tremblantes quelque arrêt cruel, mais il parvint à se maintenir et, après un moment de silence, il regarda le prince et dit :

—Votre demande est accordée. Demain, à midi, vous épouserez une des plus jolies filles de notre cour.

"Puis, se tournant alors vers ses courtisans, il ajouta :

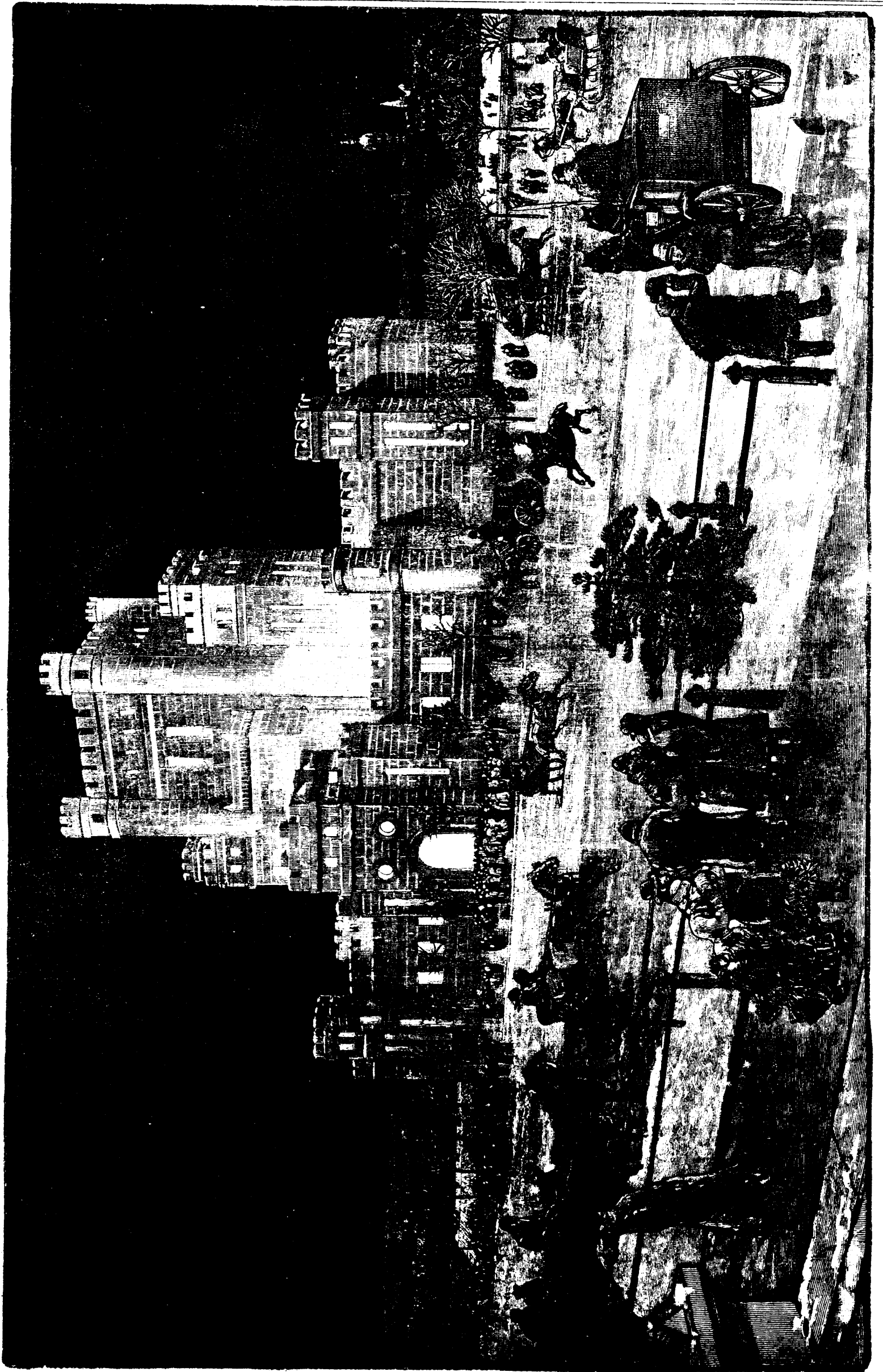
—Donnez l'ordre de tout préparer pour le mariage, qui aura lieu demain, à midi précises, dans ce palais. Conduisez ce prince royal à ses appartements. Envoyez lui tailleurs, bottiers, chapeliers, bijoutiers, armuriers, et que tous les hommes qu'il peut désirer se mettent à ses ordres. Quoi qu'il demande, donnez-lui, et que tout soit prêt pour la cérémonie de demain.

—Mais, sire, s'écria le prince, avant de faire ces préparatifs, je désirerais.....

—Pas un mot de plus ! s'écria le roi. Mes ordres royaux ont été donnés, et rien de plus ne doit être dit. Vous avez demandé une faveur, je vous l'ai accordée ; maintenant, je ne veux plus entendre un mot sur ce sujet. Adieu, prince, à demain à midi !

"Le roi se leva et sortit de la chambre d'audience, pendant que le prince était entraîné dans les appartements qui lui avaient été réservés. Puis vinrent les tailleurs, chapeliers, bottiers, bijoutiers et tous ceux dont il pouvait avoir besoin pour le parer pour la cérémonie. Mais le prince était bien préoccupé et très perplexe.

(La fin au prochain numéro)



ÉTATS-UNIS. — LE PALAIS DE GLACE DE SAINT-PAUL, MINNESOTA. (INAUGURATION LE 1^{er} FÉVRIER)

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

LXI

Le grand industriel entra. Il fut surpris autant que l'avait été Mary de trouver Lucien Labroue et Georges Darier dans l'atelier du peintre. Après avoir salué le maître du logis et ses hôtes il s'avança vers Georges et lui dit :

—Je suis heureux de cette rencontre, mon cher avocat, car j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire importante.

—Aujourd'hui ? demanda Georges en riant.

—Non, certes, mais nous prendrons rendez-vous pour en causer chez vous. Tirez-vous au palais demain ?

—Non, je ne plaide aucune affaire, et ne sortirai point.

—Je me présenterai donc rue Bonaparte dans la matinée. Maintenant, mon cher artiste, ajouta Paul Harmant en s'adressant au maître du logis, permettez-moi de vous expliquer le but de ma visite, si ma fille ne vous l'a point expliqué déjà.

—Je me suis contentée d'annoncer que tu viendrais, répondit Mary.

—Je vous ai avoué, reprit l'industriel, que je ne me connaissais pas en peinture. Le sentiment artistique me fait complètement défaut. C'est une corde qui me manque.

—Père, on n'est pas parfait, interrompit Mary, en souriant.

—Cependant continua Paul Harmant, si incomplètement doué que je sois sous ce rapport, l'ensemble d'un tableau m'enchanté ou me déplaît, mais je ne saurais dire si la couleur est bonne et le dessin correct. Mary organise dans l'hôtel une petite galerie de tableaux, qui sera certainement réussie puisque vous avez la bonté de diriger ses choix. On est venu me proposer un Rubens dont on certifie l'authenticité, mais cette authenticité est-elle indiscutable ? Le tableau me paraît séduisant, et Mary est de mon avis, ce qui ne prouve pas grand-chose. On affirme, d'ailleurs, que certaines copies anciennes peuvent se prendre pour des originaux. Ce Rubens est-il une copie ? On m'en demande, comme bien vous pensez, un prix considérable. Je veux bien payer très cher, mais il me déplairait d'être dupe. En conséquence, je vous demande de trancher la question en donnant votre avis "de visu."

—Je suis à votre disposition. Où se trouve le tableau ?

—Chez un marchand de la rue des Martyrs.

—Weymann, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Et le tableau, de un mètre de hauteur sur un mètre vingt de largeur, représente "l'Assemblée des Dieux" ?

—Parfaitement ! Je vois que vous connaissez l'œuvre. Qu'en pensez-vous ? Dois-je l'acheter ?

—Gardez-vous en bien.

—C'est donc mauvais ?

—Pas le moins du monde, c'est très passable, mais ce n'est qu'une copie. Weymann vous demande cinquante mille francs de "l'Assemblée des dieux." L'original les vaudrait, au moins. La copie vaut cent louis. Donc n'achetez pas.

—Merci, mille fois, de ce bon conseil. C'est un vrai service que vous me rendez.

—Et que je suis heureux de vous rendre. A mon tour, maintenant, cher monsieur Harmant, de solliciter de vous quelque chose.

—C'est accordé d'avance. De quoi s'agit-il ?

—De me dire quel jour et à quelle heure vous pourrez me faire l'honneur de me recevoir chez vous ?

—Le jour et l'heure seront les vôtres, cher artiste. Avez-vous quelque chose d'important à me communiquer ?

—J'ai à me rendre auprès de vous l'interprète de mon ami Lucien Labroue, répondit Etienne en jetant au jeune homme un coup d'œil impératif.

Lucien comprit, et sentit un frisson effleurer son épiderme.

—Ah ! fit Paul Harmant en regardant son employé.

Etienne poursuivit :

—Vous savez, cher monsieur, que Lucien Labroue est orphelin ?

—Oui, oui, balbutia le ci-devant Jacques Garaud dont le front se plissa brusquement.

Il le savait bien, en effet, puisque c'est en assassinant le père qu'il avait rendu l'enfant orphelin.

—Monsieur Labroue m'a prié de lui servir de père, continua l'artiste.

Le grand industriel se leva, transfiguré. Les rides de son front avaient disparu comme par enchantement.

—Je devine alors ce dont il s'agit, fit-il en souriant, Lucien accepte ce que j'ai été heureux de lui offrir. Nous sommes en famille, messieurs. Vous êtes, vous et monsieur Georges Darier, les amis intimes de Lucien Labroue. Nous pouvons donc nous expliquer librement et sans réticences. Lucien, poussé par un accès de délicatesse (qui d'ailleurs augmente mon estime pour lui), m'avait demandé quelques jours de réflexions. Il a réfléchi, et sans doute vous l'avez bien conseillé. Je vous en remercie. Mon cher artiste, le but de votre visite, n'est-ce pas, sera de me demander pour Lucien Labroue la main de ma fille ?

Etienne, par un nouveau geste, commanda au jeune homme de parler. Le fils de Jules Labroue, subissant malgré lui la domination morale du peintre, balbutia :

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! mes chers amis, la demande est acceptée, vous le savez bien, puisqu'elle l'était d'avance. Nous n'aurons donc plus qu'à régler ensemble certaines dispositions préliminaires. Je compte sur monsieur Georges Darier, que je regarde comme un légiste de premier ordre, pour dresser avec moi les articles du contrat qui sera soumis ensuite à

de joie. Père, tu trouveras une voiture. Je retourne à l'hôtel avec la nôtre. J'ai beaucoup d'ordre à donner.

—Va, mon enfant, dit l'ex-Jacques Garaud en embrassant sa fille. Nous ne tarderons guère à te rejoindre, je pense.

LXII

Etienne Castel, heureux de voir s'éloigner la fille du millionnaire, la reconduisit jusqu'à la porte de la rue où attendait la voiture, et regagna son atelier. Paul Harmant s'était avancé vers Lucien Labroue.

—Mon cher enfant, lui dit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante, vous faites de moi le plus heureux des hommes et surtout le plus heureux des pères ! A partir de cette heure je considère Mary comme hors de danger. Votre indifférence la tuait ! Je la voyais lentement mourir, et, malgré moi, je vous maudissais ! Voyez-vous, messieurs, ajouta l'industriel en essuyant du revers de sa main de grosses larmes qui coulaient sur son visage, je chéris mon enfant plus que tout au monde, il n'y a qu'elle pour moi sur la terre. Elle aimait Lucien à en mourir, et j'attendais que Lucien eût pitié d'elle. J'attendais qu'il se décidât à la sauver, et je me demandais s'il ne se déciderait pas trop tard. J'ai attendu bien longtemps, et Dieu sait ce que je souffrais. Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi de souffrir autant ! Mais enfin aujourd'hui la souffrance est passée. Je renais, je me sens revivre. Merci !

Lucien serra machinalement les mains que lui tendait le millionnaire. Il se posait très sérieusement cette question :

—Suis-je endormi et ne vais-je pas me réveiller ?

Georges Darier avait pitié de ce père rattachant la vie de son enfant à cette union qui semblait peser à Lucien. Etienne Castel, très calme, regardait Paul Harmant et se disait :

—Est-il vraisemblable, est-il admissible que cet homme admiré et estimé de tous, ce père excellent, soit le dernier des misérables ? Non, non, je dois me tromper.

Paul Harmant reprit son sang froid.

—Ce jour est un jour heureux pour moi entre tous, fit-il. Pardonnez à mon émotion. La joie m'étaufoffait.

—Je me félicite que cette joie vous soit arrivée dans mon atelier, répliqua l'artiste. Puisse-t-elle durer toujours ! ajouta-t-il à voix basse.

Tout en causant, Etienne Castel s'était dirigé vers la toile couverte d'une serge verte, occupant le panneau central de son atelier. Georges Darier, pour changer la conversation, qui avait pris une nuance de mélancolie, demanda :

—Est-ce que vous avez enfin terminé votre tableau, mon cher tuteur ? Vous m'avez autorisé à dire : "mon tableau."

—Presque. Il ne me reste que quelques petits détails à mettre au point, et j'aurai fini.

Paul Harmant avait relevé la tête et il écoutait.

—S'agit-il d'une nouvelle œuvre que vous menez à bonne fin, mon cher artiste ? dit-il.

—Presque nouvelle, mais pas tout à fait cependant.

—Ce qui veut dire ?

—Que si j'achève maintenant ce tableau, je l'ai commencé il y a vingt et un ans.

—C'est un paysage ?

—Non, c'est une scène très dramatique dont j'ai fait le croquis d'après nature et à moment bien rapproché de la mort de votre père, mon cher Lucien.

En attendant ces mots, Paul Harmant tressaillit, mais d'une

façon si imperceptible que l'artiste lui-même ne put remarquer ce tressaillement.

—Comment cela ? demanda le fils de Jules Labroue.

J'ai dessiné cette scène le surlendemain du crime d'Alfortville, et la femme condamnée à la reclusion comme assassin de votre père en est le personnage principal.

Etienne Castel, tout en parlant, rivait ses yeux sur le visage du grand industriel. Celui-ci restait impassible, quoiqu'un frisson passât sur sa chair, Lucien s'avança.

—Jeanne Fortier est le principal personnage de ce tableau ? répéta-t-il.

—Oui, et je crois pouvoir affirmer que la ressemblance est parfaite.

En même temps, l'artiste découvrait la toile, et par conséquent la composition décrite antérieurement par nous. Les trois visiteurs s'absorbèrent à la fois dans la contemplation de l'œuvre de maître. Etienne observait toujours le père de Mary. Il vit ses sourcils se contracter, mais cette contraction n'eut que la durée d'un éclair, et le visage du faux Paul Harmant reprit son calme habituel. Le peintre poursuivit :



Veillez m'apprendre quelles sont les clauses du contrat de mariage.—(Voir page 310, c. l. 2)

mon notaire.

—Je suis tout à vos ordres, monsieur, dit l'avocat.

—Cela convient-il à mademoiselle Mary ? fit Paul Harmant en souriant.

La jeune fille se jeta sur la poitrine de son père, lui passa les bras autour du cou et couvrit ses joues de baisers et de larmes en bégayant :

—Oh ! je suis trop heureuse. Il me semble que c'est un rêve.

—Voici ce que je propose, reprit l'industriel ; ces messieurs ont-ils quelque projet pour le reste de la journée ?

—Nous devons la passer ensemble, répondit Etienne Castel.

—Vous ne vous quittez pas, et vous nous ferez le grand plaisir de venir dîner avec nous, tous les trois, rue Murillo.

La proposition de l'industriel rendait singulièrement facile la mise à exécution des plans de l'artiste. Aussi, sans même consulter du regard ses deux hôtes, s'empressa-t-il de répondre :

—Au nom de mes amis et au mien, j'accepte.

—Alors, moi, je vous laisse, s'écria vivement Mary ivre

— Cette scène rappelle le moment où Jeanne Fortier, qui s'était réfugiée au presbytère Chevry, chez l'oncle de Georges, fut arrêtée par les gendarmes que le maire du village accompagnait.

— Et cet enfant ? demanda le millionnaire du ton le plus naturel.

— Cet enfant est le fils de madame Darier, que vous voyez là, sœur de l'ecclésiastique qui se trouve ici. C'est Georges Darier, aujourd'hui votre avocat. Ce petit cheval de carton lui-même n'est point une accessoire de pure fantaisie. C'est un jouet dont madame Darier avait fait cadeau à son fils.

— Ainsi s'écria l'ex-Jacques Garaud avec un effrayant aplomb, ainsi voilà la femme qui a rendu Lucien orphelin !

— Oui, monsieur.

— C'est un singulier hasard, convenez-en, qui l'a conduite en un endroit où vous vous trouviez vous-même, et vous a permis de reproduire l'image de cette misérable !

— En effet, certains hasards sont étranges.

Lucien Labroue n'avait d'yeux que pour la figure de Jeanne, tandis que Georges ne cessait de regarder madame Darier, qu'il croyait sa mère.

— C'est singulier ! dit Lucien tout à coup.

— Quoi donc ? demanda l'artiste.

— Une ressemblance me frappe

— Celle de Jeanne Fortier avec une jeune fille que vous connaissez, mademoiselle Lucie, sans doute ? Cette ressemblance n'a rien d'étonnant puisque Lucie est sa fille.

— C'est d'une autre ressemblance que je parle.

— Une autre ?

— Oui. Je puis m'abuser d'ailleurs, car la différence d'âge est très grande. Il s'agit d'une femme de cinquante et quelques années.

— A quelle classe appartient cette femme ? demanda vivement l'industriel.

— A la classe des travailleuses. C'est une pauvre créature honnête entre toutes, pleine de courage et d'énergie, et qui n'a certes rien de commun avec Jeanne Fortier.

— Elle habite Paris ?

— Oui, depuis fort longtemps. Autrefois, elle habitait Alfortville, où elle a, m'a-t-elle dit, connu mon père.

— Que faisait-elle, alors ?

— Ce qu'elle fait aujourd'hui encore. Elle était porteuze de pain.

— Et elle se nomme ?

— Lise Perrin. Mais décidément, je m'abusais, et je reconnais mon erreur en regardant mieux. La ressemblance était sans doute dans mon imagination, quoique certains traits offrent une vague analogie.

Paul Harmant, très préoccupé sans le vouloir paraître, se disait :

— Voilà une toile qui rappelle trop de souvenirs. Il faut qu'elle m'appartienne.

Etienne Castel venait de recouvrir son œuvre.

— Ce tableau est à vendre, sans doute ? lui dit le millionnaire.

— Permettez-moi de vous demander pourquoi vous m'adressez cette question, répliqua le peintre.

— Parce que je le trouve admirable, parce que c'est une œuvre de premier ordre, qui serait l'honneur de ma galerie et que je désire acheter.

— Ah ça, mais, cher monsieur Harmant, fit Etienne avec un sourire, pour un homme qui, disiez-vous ne se connaît point en peinture, voilà de l'enthousiasme !

— C'est, vrai. Votre œuvre produit sur moi une impression profonde. Le dessin, la couleur, l'expression, tout me semble parfait. Bref, je vous achète ce tableau, quel qu'en soit le prix.

— Il y a une difficulté, cher monsieur.

— Laquelle ?

— Le tableau ne m'appartient plus.

— Celui à qui il appartient consentirait peut-être à me le céder.

— J'en doute, ou pour mieux dire, je suis certain du contraire. Mon pupille Georges n'avait ni le portrait de sa mère, ni celui du curé Laugier, son oncle. Je lui ai donné cette toile, et je crois que pour une fortune il ne s'en séparerait pas.

— Vous pouvez en jurer hardiment, mon ami s'écria Georges. Je regrette vivement qu'un motif sacré m'empêche de saisir l'occasion d'être agréable à monsieur Paul Harmant. Mieux que personne il est capable d'apprécier le sentiment qui me fait agir.

— Je le comprends, je l'apprécie, répliqua le ci-devant Jacques Garaud. Mais je n'en suis pas moins fort contrit de voir une belle œuvre m'échapper. Enfin, n'en parlons plus. Maintenant, messieurs, ne pensez-vous pas qu'en attendant l'heure du dîner, il serait bon d'aller faire un tour au bois ?

Les trois hommes appuyèrent la motion de l'industriel et, juste à ce moment, le valet de chambre vint annoncer que mademoiselle Mary venait de renvoyer le landau.

— Voilà qui se trouve à merveille, dit le millionnaire. Cela nous évitera de chercher un véhicule pouvant nous contenir tous les quatre, et nous irons prendre des apéritifs à la Cascade.

Etienne Castel avait reçu ses amis et ses visiteurs en veston d'atelier.

— Permettez-moi d'aller m'habiller plus correctement, fit-il, et je serai à vous.

Tout en modifiant sa toilette, il pensait :

— Décidément cet homme m'est suspect à bon droit ! A deux ou trois reprises j'ai vu sa physionomie changer, quoiqu'il possède sur lui-même un prodigieux empire. C'est un gredin ! J'en ai la conviction absolue, mais les preuves me manquent. Où les trouver ?

Tandis que l'artiste s'habillait en monologuant ainsi, Paul Harmant, quoique très préoccupé de ce qu'il venait de voir et d'entendre, affectait une gaieté qui trompa Lucien Labroue et Georges Darier. Il parlait haut ; il faisait des

projets merveilleux pour l'avenir de Lucien et de sa fille ; il voyait l'usine d'Alfortville prête à renaître de ses cendres, et voulait que dès la semaine suivante le fils de Jules Labroue s'occupât des plans de constructions à exécuter. Le retour d'Etienne Castel coupa court à cet entretien qui mettait Lucien à la torture. Les quatre hommes quittèrent l'atelier et gagnèrent le landau bien attelé qui les attendait à la porte, le long du trottoir de la rue d'Assas et qui les conduisit au bois de Boulogne.

LXIII

Rue Murillo, le dîner devait être servi à sept heures. Dans une maison montée comme l'était celle de Paul Harmant, il suffit de donner des ordres au chef de cuisine pour improviser en quelque sorte un dîner des plus fins. Or, le temps ne manquait point ; non plus que les ressources de toute sorte, et le "chef" avait promis de faire des merveilles en exécutant le "menu" dicté par Mary. Celle-ci, bercée de douces illusions, se sentait absolument heureuse.

— A six heures et demie, l'impatience avec laquelle elle attendait son mari futur, son père et ses invités, fut satisfaite. Le landau, retour du bois, entra dans la cour de l'hôtel. Mary, le visage illuminé par les flammes de la joie intérieure, les lèvres souriantes, se tenait sur la plus haute marche du perron, prête à recevoir les nouveaux venus. Elle semblait avoir reconquis en quelques heures la moitié des forces perdues depuis le moment de son arrivée de Paris.

Etienne Castel franchissait pour la première fois le seuil de l'hôtel du grand industriel. Mademoiselle Harmant voulut lui montrer les pièces de réception et surtout la galerie de tableaux dont ses conseils avaient dirigé la formation. Il se prêta de bonne grâce à la fantaisie de la jeune fille, et la félicita très sincèrement du goût parfait déployé par elle dans tous les aménagements intérieurs. Ce petit voyage d'exploration se terminait à peine quand le maître d'hôtel, superbe en sa tenue de diplomate ou de ministre plénipotentiaire, vint solennellement annoncer que mademoiselle était servie. Le repas fut gai, quoique d'une gaieté parfois un peu forcée, surtout en ce qui concernait Paul Harmant, Lucien et Etienne. Après le dîner, on passa dans un petit salon où le café, les liqueurs, les cigares se trouvaient servis.

Vers dix heures du soir, Paul Harmant fit apporter du papier et des plumes, installa Georges Darier devant une petite table, s'assit à côté de lui et lui dit :

— Mon cher avocat, je sollicite de votre obligeance le projet de contrat que je porterai demain à mon notaire, et que nous signerons dans quinze jours.

Le jeune homme prit une plume.

— Me voici prêt à officier, fit-il avec une gravité comique. Mais point n'est besoin de dresser un acte en bonne et due forme. Les expressions techniques du notariat peuvent, d'ailleurs, me faire défaut. Je vais simplement jeter des notes que vous remettrez à votre "tabellion" afin qu'il les encadre dans son jargon réglementaire.

— C'est cela.

— D'abord, et en première ligne, fit observer Etienne Castel, qui fumait lentement un cigare derrière son expupille, il faut placer les noms du père de la future, ceux de la future et ceux du futur.

— Bien entendu. Voulez-vous, mon cher client, me dicter votre état civil ?

Le millionnaire dicta :

— Paul Harmant, fils de Césaire Harmant et de Désirée Claire Soliveau son épouse, tous deux décédés, né à Dijon, Côte d'Or, le 21 avril 1832, veuf de Noémi Mortimer, né aux Etats-Unis d'Amérique, à New-York, mécanicien constructeur et propriétaire demeurant à Paris, rue Murillo.

Etienne Castel écoutait avec attention et commandait à sa mémoire d'être fidèle.

— Fort bien, dit Georges. Maintenant l'état civil de la future.

— Mary Noémi Harmant, fille de Paul Harmant et de Noémi Mortimer, son épouse, décédée. Née à New-York, le 30 juillet 1864.

— Parfait ! Au futur, maintenant !

Lucien, qui croyait vivre dans un rêve, et qui subissait toujours l'ascendant d'Etienne Castel, prit la parole à son tour et dicta :

— Jules-Lucien Labroue, né à Alfortville (Seine), le 9 octobre 1855, fils de Jules-Adrien Labroue et de Marie Berthier, son épouse, tous deux décédés.

— Voilà qui est écrit, dit l'avocat. Maintenant, veuillez m'apprendre quelles sont les clauses du mariage que vous voulez faire. Et d'abord sous quel régime mariez-vous votre fille ?

— Sous celui de la communauté, le seul qui prouve au mari une absolue confiance. Je donne à ma fille un million de dot espèces et je reconnais à Lucien un apport d'un million, sans compter les terrains d'Alfortville.

— Cette grande fortune que vous m'offrez, monsieur, qu'ai-je donc fait pour la mériter ? s'écria Lucien en se levant.

— Ce que vous avez fait ? répondit Paul Harmant, vous assurez le bonheur de ma bien-aimée Mary ! N'est-ce pas tout pour moi ?

Puis il ajouta :

— Outre ce contrat, un acte d'association sera signée entre nous, et la moitié de tous les bénéfices vous appartiendront. Ne me dites rien. Ne cherchez pas à me prouver que j'agis trop grandement avec vous. Supposez si vous voulez que je ne songe point à vous, mais uniquement à ma fille. Donnez-moi la main, mon cher Lucien, tout est convenu.

Le jeune homme prit machinalement la main du grand industriel et la trouva froide comme de la glace, mais il ne songea même pas à s'en étonner.

— En vérité, monsieur, vous faites royalement les choses ! dit Etienne Castel ; j'en suis heureux pour Lucien Labroue, auquel vous rendez généreusement ce qu'un misérable lui avait arraché en tuant son père !

Le ci-devant Jacques Garaud, en entendant ces mots, devint très pâle, mais il se pencha brusquement vers Georges Darier qui écrivait toujours et l'artiste ne put constater sa pâleur.

— Voilà qui est terminé, fit le jeune avocat en déposant sa plume sur la table, à moins que vous n'ayez à m'indiquer d'autres dispositions.

— Une seule.

— Laquelle ?

— Celle-ci : Lucien Labroue serait héritier des biens de sa femme si celle-ci mourait sans enfants.

— Inutile d'écrire cette clause, elle résulte forcément de la communauté. Maintenant il serait bon, je crois, d'évaluer les terrains d'Alfortville.

— Mettez deux cent mille francs.

— Mais, monsieur, commença Lucien, ils ne valent pas...

— L'industriel lui coupa la parole.

— C'est écrit ! dit-il, j'estime ces terrains deux cent mille francs au moins, et je suis sûr de ne pas me tromper.

Georges Darier posa de nouveau sa plume et lut à haute et intelligible voix un projet de contrat très clair et très court, que le plus habile notaire n'aurait pas désavoué.

Etienne Castel écoutait, tout en examinant à la dérobée la physionomie du millionnaire, et cette physionomie lui paraissait si calme qu'un revirement inattendu se produisait dans ses idées.

— Décidément il est impossible que je ne me sois point fourvoyé dans mes suppositions ! pensait-il. Si cet homme n'était pas le vrai Paul Harmant, il n'oserait agir avec une telle audace, qui le perdrait au lieu de le sauver. Cependant si absurde que ce soit, j'éclaircirai mes doutes.

A partir de ce moment il cessa d'être question d'affaire, et la causerie devint générale. Vers onze heures et demie l'artiste donna le signal du départ.

— Messieurs, dit Paul Harmant, n'oubliez pas que la signature du contrat aura lieu ici, aujourd'hui en quinze. Nous comptons sur vous pour dîner, un dîner tout à fait intime, et ensuite aura lieu une grande soirée. Je vous enverrai des invitations en blanc pour vos amis.

Mary tendit la main à Lucien en prononçant tout bas ces mots :

— A demain, n'est-ce pas ? à déjeuner...

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme en prenant la main de Mary et en la portant à ses lèvres.

Sur ce baiser, mademoiselle Harmant sentit son cœur bondir. Le sang afflua violemment à ses joues. Ses yeux devinrent étincellants. Mais en même temps une toux sèche ébranla sa faible poitrine et arracha de ses lèvres un gémissement douloureux. Etienne, Georges et Lucien la regardèrent avec une compassion profonde. Rien n'était plus navrant en effet que cette jeune fille qui se croyait à deux pas du bonheur, et qui ne voyait point, entre elle et ce bonheur, l'infranchissable obstacle, la mort.

On se sépara. Paul Harmant, resté seul avec Mary, lui tendit les bras.

— Enfin tu es heureuse, n'est-ce pas, chère mignonne ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, père, bien heureuse. Absolument heureuse, répondit l'enfant dont la foux faisait trêve depuis quelques secondes. Ma joie est trop grande, trop intense, elle me fait mal. J'ai besoin d'un peu de repos.

— Va te reposer, ma chérie. Le sommeil te calmera. Les émotions si vives ne valent rien pour toi. Mais les voilà finies, et le moment d'un paisible bonheur approche, puisque Lucien sera bientôt ton mari. Va, ma mignonne.

Le millionnaire embrassa sa fille et, prenant le brouillon de contrat rédigé par Georges Darier, il entra dans son appartement. Aussitôt la porte refermée derrière lui, l'expression de son visage changea comme si le masque dont il était couvert venait de se détacher. Il se laissa tomber sur un siège.

— Qu'ai-je donc à redouter encore et quel nouveau danger me menace ? murmura-t-il avec découragement. Au moment où Lucien Labroue entre dans ma famille ; où j'ai tué dans son cœur son amour pour Lucie Fortier et creusé entre elle et lui un abîme infranchissable ; à l'heure où son mariage avec ma fille me rend maître de lui, pourquoi ce fantôme du passé qui se nomme Jeanne Fortier vient-il soudainement m'apparaître ? Ce peintre connaît Jeanne, il la connaît bien puisqu'il a tracé d'elle une image merveilleusement ressemblante. Jeanne Fortier évadée de sa prison pourrait le rencontrer, il la reconnaîtrait ! Elle pourrait se trouver, par lui, en rapport avec Lucien, et qui sait si Lucien ne l'a pas vue déjà ? Cette femme dont il a parlé, cette porteuze de pain, cette Lise Perrin dont la ressemblance avec Jeanne l'a frappé, si c'était Jeanne elle-même se cachant sous un faux nom ? Jeanne si près de lui, et qui pourrait d'une heure à l'autre devenir menaçante. N'aurai-je donc jamais de repos complet ? La peur troublera-t-elle donc éternellement mon sommeil ?

Paul Harmant quitta le siège sur lequel il s'était laissé tomber.

— La peur ! répéta-t-il, mais c'est de la folie ! De quoi ai-je peur ? Je me nomme Paul Harmant, et je possède des papiers en règle que j'opposerais à quiconque viendrait me dire : "Vous êtes Jacques Garaud." Jacques Garaud est mort. Un seul homme sait la vérité, c'est Ovide, et Ovide est trop étroitement lié à moi par le crime et par l'intérêt, pour témoigner jamais contre moi ! Allons donc ! L'épouvante serait insensée ! Je ne crains rien, ni personne !

LXIV

En sortant de l'hôtel de la rue Murillo, où, quoiqu'il cherchât à se rassurer, le faux Paul Harmant restait en proie à des angoisses qui devaient singulièrement troubler son sommeil, Lucien Labroue appuya sa main sur le bras d'Etienne Castel.

— Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ? lui demanda-t-il d'une voix agitée. Où m'avez-vous conduit ?

—Où vous refusiez d'aller, mon cher ami, et où vous appelez la fortune, répondit simplement l'artiste.

—Mais je ne puis épouser cette enfant mourante, presque morte!

—Allons, n'exagérons rien. Mademoiselle Harmant peut guérir.

—Vous savez bien le contraire.

—Elle peut guérir, répéta le peintre sans paraître tenir compte de l'interruption. Vous serez riche. Vous êtes intelligent, l'avenir est à vous, un magnifique avenir.

—En précipitant ce mariage, ainsi que vous cherchez à le faire, vous avez un motif.

—Sans doute.

—Un motif que vous me cachez.

—Le désir d'assurer votre bonheur ne vous paraît-il pas suffisant?

—Ce n'est pas cette pensée-là qui vous guide.

—Soyez certain, mon cher enfant que j'agis exclusivement, dans votre intérêt; ayez confiance, et, je vous en prie cessez de m'interroger. Dites-vous que, comme Georges, mon ex-pupille, vous avez en moi un ami sincère et dévoué. Suivons tous les deux notre route. Laissez-vous conduire, vous vous en trouverez bien. Nous voici arrivés en face de chez vous, je crois.

—Oui, monsieur, voilà bien la maison que j'habite répondit Lucien.

—Allez donc vous reposer, et bonne nuit! Ah! n'oubliez pas de m'apporter ou de m'envoyer dès demain la pièce que je vous ai demandée.

—Je ne l'oublierai point.

Etienne et Georges serrèrent la main de Lucien Labroue et le laissèrent rentrer chez lui.

—Ma foi, mon cher tuteur, dit l'avocat au peintre en lui prenant le bras et en s'acheminant avec lui vers une station de voitures, car ils avaient parcouru à pied la distance de la rue Murillo à la rue Miromesnil, j'avoue que moi-même, complètement désintéressé dans la question, je ne comprends absolument rien à ce qui se passe.

L'artiste eut un sourire.

—Ah! fit-il. Qu'est-ce que tu ne comprends pas?

—Je vous ai entendu, chez-vous, parler pour Lucien à mademoiselle Harmant; je vous ai vu vous mettre en avant près du millionnaire et solliciter au nom de notre ami la main de sa fille.

—Eh bien?

—Voilà la première énigme. Arrivons à la seconde. D'autre part, j'entends Lucien s'écrier d'un air désespéré:

« Qu'avez-vous fait? Où m'avez-vous conduit? » Il vous harcèle de question pour savoir quelle arrière-pensée cache votre initiative en tout ceci, et vous vous échappez par la tangente en esquivant fort adroitement une réponse catégorique et en lui donnant des raisons qui sentent d'une lieue le my-tère. Qu'est-ce que tout cela signifie?

—Mais je l'ai dit à Lucien. Cela signifie que je veux son bonheur.

—Oh! de cela je suis convaincu.

—Eh bien, j'ai fait ce qu'il m'a semblé devoir faire pour assurer ce bonheur.

—Permettez-moi de vous le répéter, cher tuteur, l'oracle de Delphes lui-même était moins mystérieux que vous dans ses réponses. Vous marchez à un but.

—Oui.

—Ne pouvez-vous m'apprendre quel est ce but, à moi le meilleur ami de Lucien?

—Je cherche l'assassin du père de ton ami, répondit l'artiste d'un ton grave, presque solennel.

Georges s'arrêta.

—Je continue à ne pas comprendre, dit-il: vous cherchez l'assassin. Avez-vous donc la preuve que Jeanne Fortier n'était pas coupable.

—La preuve me manque encore, mais j'ai la conviction.

—Et c'est en hâtant le mariage de Lucien avec mademoiselle Harmant que vous espérez découvrir celui qui, selon vous, aurait frappé Jules Labroue et fait condamner à sa place Jeanne Fortier innocente?

—Peut-être.

—Mais qui accusez-vous donc?

—Tu vas trop vite mon enfant. Je n'accuse personne. Je cherche et je ne puis pas trouver: mais au moins, j'aurai fait tout ce qui dépendra de moi pour arriver à un résultat.

—Et vos recherches vous conduisent rue Murillo, dans la maison du millionnaire.

—Oui.

—Alors, c'est Paul Harmant que vous soupçonnez?

Etienne Castel fit un geste d'impatience.

—Je ne soupçonne personne encore, répliqua-t-il. Combien de fois faudra-t-il te le répéter?

—Vos réticences me désolent! N'avez-vous plus confiance en moi?

—Mon cher enfant, toi qui es avocat, et de plus intelligent, tu dois savoir qu'il suffit parfois de la moindre chose pour mettre brusquement en lumière la vérité la plus obscure. Un mot, un geste, un silence, une attitude, un sourcil qui se fronce, un regard qui se dérobe, montrent tout à coup la piste vainement cherchée jusque-là. Cette piste je pense l'avoir trouvée, mais je n'en suis pas sûr. Je crois fermement que Jacques Garaud n'est point mort et que lui aussi a vécu à New-York. Si cela est, Paul Harmant a dû le connaître.

—Mais cela n'a rien de commun avec le mariage de Lucien et de Mary.

—Tous les chemins sont bons quand ils conduisent à l'endroit où on veut se rendre.

—Allons, murmura Georges avec découragement, je n'insiste plus. Gardez votre secret, mon cher tuteur. La seule chose que je désire, c'est que vous puissiez sauver cette pauvre enfant innocente, Lucie Fortier, qui pleure son rêve brisé, son amour dédaigné, et qui mourra peut-être de dés-

espoir en apprenant le mariage de Lucien. Espérez-vous obtenir ce résultat?

—Qui vivra verra, répondit sententivement l'artiste que cette formule vague n'engageait pas beaucoup.

On était arrivé à une place de fiacres. Etienne Castel prit une voiture, déposa Georges rue Bonaparte, et se fit conduire rue d'Assas. Le lendemain, dès le matin, son valet de chambre lui remit une enveloppe cachetée que venait d'apporter un commissionnaire. Cette enveloppe contenait le procès-verbal donné, ou plutôt vendu à Ovide Soliveau par Raoul Duchemin, l'employé de la mairie de Joigny. L'artiste étudia ce procès-verbal avec beaucoup d'attention.

—Pour obtenir cette pièce, se dit-il après avoir longuement réfléchi, il a fallu fournir des dates et des noms précis, sans cela les recherches n'auraient pu se faire. Donc, Paul Harmant connaissait ces noms et ces dates, puisqu'il les a cités. Voilà qui devient grave pour lui. Il n'a point quitté Paris, donc il a envoyé quelqu'un à Joigny, et ce quelqu'un est certainement un complice à qui il ne cache rien. Voilà l'homme qu'il faut trouver.

Etienne s'habilla rapidement, quitta sa chambre, prit le chemin du ministère de l'intérieur, et fit passer sa carte par un huissier au secrétaire particulier du ministre, qui le connaissait beaucoup et le reçut sur le champ avec des marques de haute déférence et de vive sympathie. Une demi-heure après il sortait du cabinet, tenant à la main deux lettres que fermait le large cachet ministériel. Il les serra dans son portefeuille et retourna rue d'Assas où l'attendait son déjeuner. Tout en déjeunant il dit au valet de chambre qui le servait:

—Prenez la plus petite de mes valises et mettez-y le strict nécessaire en linge et vêtements, pour une absence de deux ou trois jours.

—Bien, monsieur. Dois-je préparer une valise aussi pour moi? Monsieur m'emmenera-t-il?

—Non. Vous resterez ici, et à quiconque viendrait me demander, vous répondrez simplement que je suis sorti.

—Même à monsieur Georges Darier?

—A monsieur Georges Darier comme aux autres.

—Bien, monsieur.

Etienne acheva de déjeuner, passa dans sa chambre, y prit quelques papiers, vérifia le contenu de la valise, la boucla et donna l'ordre d'aller lui chercher une voiture. Cette voiture étant arrivée, il descendit et se fit conduire à la gare du P.-L.-M.

* *

Après la scène qui s'était passée entre Lucie et mademoiselle Harmant, dans le salon d'essayage de madame Augustine, la jeune ouvrière, (nos lecteurs s'en souviennent), brisée par le dernier coup l'atteignant en plein cœur et succédant à tant d'autres coups douloureux, s'était mise au lit avec une fièvre si violente que maman Lison, la porteuse de pain, avait cru devoir aller chercher un médecin. Le médecin avait déclaré la maladie très grave. En entendant ces mots Jeanne Fortier s'était sentie frissonner d'épouvante. Sa fille, sa Lucie, son enfant bien aimé, courait un danger de mort! Ne l'aurait-elle donc retrouvée que pour la perdre? Alors commença pour elle une existence terrible, effrayante, qui semblait au-dessus des forces humaines.

Le matin, elle se rendait à la boulangerie Lebre, après avoir embrassé Lucie et lui avoir administré la potion ordonnée par le médecin. Son service fini, elle revenait en toute hâte s'installer au chevet de la jeune malade, surveillant avec une indicible angoisse chacun de ces mouvements, jusqu'à l'heure où la distribution du soir la rappelait rue Dauphine. Pendant ses absences, mademoiselle Dominique la concierge de la maison, brave femme et très serviable, la suppléait de son mieux. Enfin au bout de quatre jours de mortelles angoisses, le docteur annonça que le danger n'existait plus et que la convalescence commençait.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec peine la mort de M. l'abbé Charles-William Raymond, survenue à Brooklyn, N.-Y., où il était allé pour quelques semaines, dans l'espoir de rétablir sa santé.

M. l'abbé Raymond était âgé de quarante-deux ans et onze mois. Il était fils de M. R. Raymond, ex M.P., de Saint-Hyacinthe, et neveu de Mgr Raymond et de feu l'honorable A.-N. Morin.

M. l'abbé Raymond avait été ordonné prêtre en 1867, puis nommé professeur au collège de Saint-Hyacinthe, et enfin curé de la paroisse de Saint-Louis de Bonsecours.

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est notre bonheur apparent qui nous fait le plus d'ennemis.—A. DUMAS.

Celui qui réussit se croit plus habile que les autres; celui qui échoue, plus malheureux.

Les systèmes sont des béquilles, à l'usage des impotents.—H. TAINE.

Les enfants étant nos futurs juges, nous ne saurions trop nous observer devant eux.

TOURNOI D'ÉCHECS

COMME nos lecteurs ont pu le voir par les journaux quotidiens, un grand tournoi d'échecs a lieu en ce moment entre les deux plus forts joueurs du monde, MM. Steinitz et Zukertort, pour un enjeu de \$4,000 et le titre de champion. La première phase de ce concours a commencée à New-York, puis se continuera à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans.

Nous regrettons que le cadre de notre journal ne nous permette pas de publier les intéressantes parties jouées par ces deux maîtres; nous nous bornerons donc à enregistrer chaque semaine les parties qui auront été jouées. Ainsi, à venir jusqu'à ce jour, le nombre des parties jouées est de cinq, dont quatre ont été gagnées par le Dr Zukertot et une par Steinitz. Le gagnant des dix premières parties remportera le prix.

Dans notre prochain numéro, nous publierons les portraits de ces deux champions.

L'ART DE BIEN VIVRE

Pommes de terre à l'anglaise.—Epluchez des pommes de terre, faites-les cuire à l'eau salée, puis écrasez-les en les mouillant de lait. A cette pâte ajoutez un morceau de beurre frais, mêlez le tout dans une casserole, puis celle-ci à feu doux pendant vingt-cinq minutes environ. La purée, devenue bien épaisse, formez-en un gâteau de forme quelconque, mettez-le sur un plat, puis après l'avoir enduit de beurre, mettez celui-ci au feu pour lui faire prendre belle couleur.

Sauce hollandaise.—Dans une casserole mettez un fort morceau de beurre bien frais, deux jaunes d'œufs également bien frais, une pincée de sel fin et une cuillerée à café de bon vinaigre. Ceci fait battez le tout avec une fourchette; puis, le mélange fait, faites-le chauffer au bain-marie jusqu'à consistance épaisse. Un peu avant de servir, ajoutez à votre sauce le jus d'un citron.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 156.—CHARADE

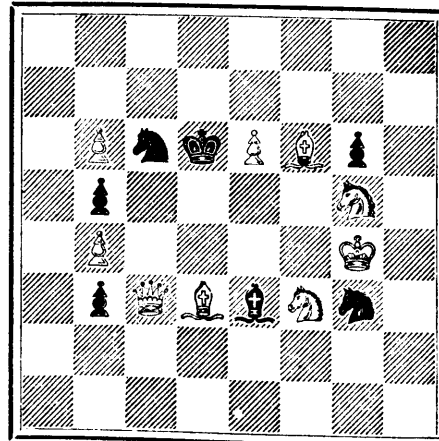
Je m'opère souvent sous l'œil d'une vieilleuse,
Un docteur en est fier quand je suis merveilleuse;
Et d'Un.—Quant à Deux, il habite un palais
Où le suit mon Entier que je prends aux halais.

No 157.—CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Belle XXXX, tu m'invitas
A la suave espérance,
Toi, XXXX jour, tu m'apportas
Du doux bonheur l'assurance.

No 152.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Par M. G. Cumming.
Noirs—7 pièces



Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 153.—Les mots sont : Fruit et Bruit.

No 154.—Cet homme a lunettes, a lu net l'acte testamentaire.

No 155.—Les mots sont : Aimante et Amiante.

ONT DEVINE :

Rébus.—Pierre Du Mauriez, ville St-Jean-Baptiste.

JE T'AIME UN PEU.... BEAUCOUP.... PASSIONNÉMENT.... PAS DU TOUT!

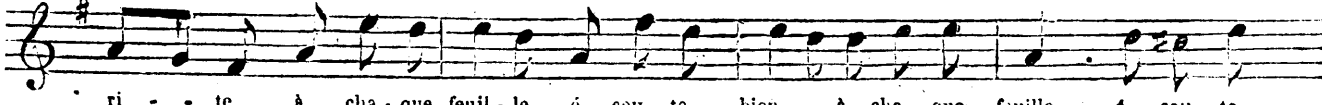
PAROLES DE A. L., MUSIQUE DE CHARLES PLANTATE



De cet - te blan - che mar - gue -



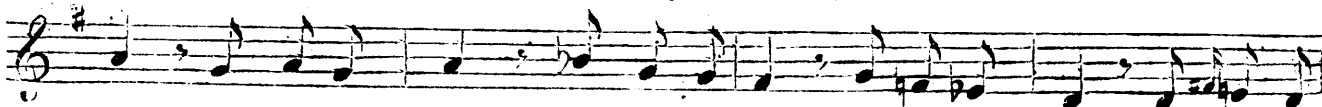
ri - te, Di - sait un jour Lise à Bas - tien; Veux - tu con - naî - tre le mé -



ri - te à cha - que feuil - le é - cou - te bien, à cha - que feuille é - cou - te



bien: Je t'aime un peu dit la pre - miè - re, La fleur le



dit, C'est tout de bon; La fleur le dit, C'est tout de bon; Et Lise a -



lors é - tait sin - cè - re, La mar - gue - rite a - vait rai - son: Et Lise a -



lors é - tait sin - cè - re, La mar - gue - rite a - vait rai - son.

De cette blanche marguerite,
Disait un jour Lise à Bastien,
Veux-tu connaître le mérite?
A chaque feuille écoute bien,
A chaque feuille écoute bien:
JE T'AIME UN PEU, dit la première;
La fleur le dit, c'est tout de bon,
La fleur le dit, c'est tout de bon;
Et Lise alors était sincère,
La marguerite avait raison.

A cette fleur simple et jolie,
Doux interprète des amours,
Demande encor, je t'en supplie,
Si Lise m'aimera toujours,
Si Lise m'aimera toujours.
PASSIONNÉMENT! dit la belle;
La fleur le veut, c'est tout de bon,
La fleur le veut, c'est tout de bon;
Et Lise alors pensait comme elle,
La marguerite avait raison.

Je t'aime un peu, dit la première,
Répétait Bastien transporté;
Cueillons la seconde, ma chère;
Quoi! je te plais en vérité,
Quoi! je te plais en vérité!
BEAUCOUP! c'est toi que je préfère,
La fleur le veut, c'est tout de bon,
La fleur le veut, c'est tout de bon.
Et Lise encor était sincère,
La marguerite avait raison.

Adieu, Bastien, sois-moi fidèle,
Voici la nuit, éloigne-toi.
Ah! Lise, la fleur nous dit-elle
Que dois-je compter sur ta foi,
Que dois-je compter sur ta foi?
PAS DU TOUT... Hélas! mais de grâce,
Garde-toi bien d'un tel soupçon,
Garde-toi bien d'un tel soupçon.
Pauvre Bastien!... Un mois se passe.
La marguerite avait raison.

REBUS

MOI MOI MOI MOI MOI

MOI MOI MOI MOI MOI

TU TU TU TU TU TU

M'AIMES

EXPLICATION DU DERNIER REBUS:

Fais ce que dois, advienne que pourra

VICTOR ROY

ARCHITECTE,

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New - York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

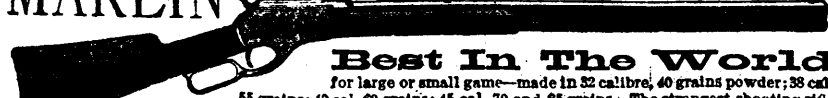
SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

MARLIN MAGAZINE RIFLE



Best In The World

for large or small game—made in 32 calibre, 40 grains powder; 38 cal. 55 grains; 40 cal. 60 grains; 45 cal. 70 and 85 grains. The strongest shooting rifle made. Perfect accuracy guaranteed and the only absolutely safe rifle made. All styles, all sizes, all weights. Prices reduced. BALLARD Gallery, Sporting and Target Rifles, world renowned. The standard for target shooting, hunting, and shooting galleries. All calibres from 22 to 45. Made in fourteen different styles, prices from \$18.00 up. Send for illustrated catalogue. MARLIN FIRE ARMS CO., NEW HAVEN, CONN.

Imprimerie et Lithographie GEBHARDT-BERTHIAUME, 28 et 30, rue St-Gabriel

CARTES A JOUER

Les propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ peuvent fournir aux familles et au commerce en général de

JOLIES CARTES A JOUER

aux prix modiques suivants:

1ère qualité.	\$10.00
2me qualité	\$7.50
La grosse.....	1.00
La douzaine.....	0.80
Le jeu.....	0.15

Les commandes de la ville et de la campagne exécutées avec diligence et promptement.

BERTHIAUME & SABOURIN,
30, rue St-Gabriel, Montréal.

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSIOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

ESSAYEZ

L'Amplificateur Viger

Pour embellir le son et la vibration de votre Piano, Orgue ou Harmonium. S'adresser par lettre ou personnellement chez

SEYMOUR & CIE,

658, Rue Craig, Montréal, 658

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.